Raniero Cantalamessa

Aimer autrement

Éditions des Béatitudes

Titres originaux : *L'obedianza,* © Ancora, 1986.
Verginità, © Ancora, 1986.
Povertà, © Ancora, 1986.

Traduction de l'italien : Sœur Marie du Cœur Immaculé, clarisse.

ISBN 978-2-84024-202-4

© Éditions des Béatitudes
Société des Œuvres Communautaires / janvier 2004
Burtin - F 41600 Nouan-le-Fuzelier
ed.beatitudes@wanadoo.fr
www.editions-beatitudes.fr

photos de couverture : © Communauté des Béatitudes

Raniero Cantalamessa

Aimer autrement

2e édition

Éditions des Béatitudes

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

ment sur la cause première, sur Dieu, non sur les causes secondes. Et c'est l'Époux qui distribue leurs fruits à ses amis. Avec l'épouse du Cantique, elle dit au Christ : *« Tous mes fruits exquis... je les ai gardés pour toi, mon Bien-aimé. »* (Ct 7, 14) Et l'Époux dit : *« J'entre dans mon jardin, ma sœur ô fiancée, je récolte ma myrrhe et mon baume »*. Puis s'adressant aux pêcheurs, il dit : *« Mangez amis, buvez, enivrez-vous mes bien-aimés »* (Ct 5, 1). L'épouse ne veut pas savoir à qui vont les fruits de sa prière et de sa souffrance. Ils sont à l'Époux qui les donne à qui il veut. Les autres doivent se préoccuper comment les distribuer et les administrer, elle non. Vraiment, le Seigneur installe en sa maison la femme stérile, heureuse mère au milieu de ses fils (Ps 113, 9).

« Celui qui n'est pas marié a souci des affaires du Seigneur »

Le deuxième grand texte du Nouveau Testament sur la virginité, à côté de Matthieu 19, est le texte de saint Paul dans la première lettre aux Corinthiens. Voici ce qu'il dit : *« Elle passe la figure de ce monde. Je voudrais vous voir exempts de soucis. L'homme qui n'est pas marié a souci des affaires du Seigneur. Celui qui s'est marié a souci des affaires du monde, des moyens de plaire à sa femme ; et le voilà partagé. De même la femme sans mari, comme la jeune fille, a souci des affaires du Seigneur ; elle cherche à être sainte de corps et d'esprit. Celle qui s'est mariée a souci des affaires du monde, des moyens de plaire à son mari. Je dis cela dans votre propre intérêt, non pour vous tendre un piège, mais pour vous porter à ce qui est digne et qui attache sans partage au Seigneur »* (1 Co 7, 31-35).

À première vue, la motivation que saint Paul nous donne de la virginité semble différente de celle donnée par Jésus. Une motivation, dirait-on subjective, quasi psychologique,

qui a pour centre le bien de l'individu et sa tranquillité, plus que le Règne de Dieu. Mais il n'en est pas ainsi. Il s'agit de la même motivation objective et théologique qui a pour fin Dieu et non nous-mêmes. Tous les motifs allégués par l'Apôtre pour choisir la virginité et le célibat se résument dans l'expression « pour le Seigneur » ; ce qui est l'équivalent exact après la Pâque, de l'expression « Royaume des Cieux ». On sait qu'après la Pâque, l'expression « Royaume des Cieux » ou « Royaume de Dieu » si centrale dans la prédication de Jésus, disparaît presque complètement de la prédication chrétienne. Nous trouvons à sa place le kérygme apostolique Christ est mort ; il est ressuscité ; il est le Seigneur ! En effet, à présent, c'est en cela que consiste justement le Royaume ou le Salut. Avant la Pâque, Jésus disait : *« Le temps est accompli et le Royaume de Dieu est tout proche ; repentez-vous et croyez à l'Évangile. »* (Mc 1, 15) Après la Pâque, cette annonce fondamentale faite d'une nouvelle (« le Royaume est arrivé ! ») et d'un commandement (« convertissez-vous »), résonne désormais ainsi : *« Dieu a fait Seigneur et Christ, Jésus... : repentez-vous et que chacun se fasse baptiser... »* (Ac 2, 36-38).

Le motif par lequel Paul justifie son exhortation à la virginité *« elle passe la figure de ce monde ! »*, rappelle ce que nous avons considéré plus haut, c'est-à-dire que « le temps est accompli », que désormais le temps de la fin est inauguré où déjà il est possible de vivre comme « fils de la résurrection », selon les modalités du siècle futur.

Toutefois, il y a une différence entre les deux textes, celui de Jésus et celui de Paul, qu'il est important de noter. Selon le premier, on ne se marie pas « à cause du Royaume des Cieux », c'est-à-dire pour une cause ; selon l'autre, on ne se marie pas « pour le Seigneur », c'est-à-dire pour une personne. C'est un progrès dans l'idée de virginité ; il n'est cependant pas, dû à saint Paul, mais à Jésus lui-même qui, entre-

temps, en mourant et ressuscitant pour nous est devenu « le Seigneur », l'Époux et la tête de l'Église, *« celui qui a aimé l'Église et s'est livré pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant par le bain d'eau qu'une parole accompagne ; car il voulait se la présenter à lui-même toute resplendissante, sans tâche ni ride ni rien de tel, mais sainte et immaculée »* (Ép 5, 25-27).

Examinons à présent d'un peu plus près les paroles de l'Apôtre sur la virginité. Il commence en disant qu'il voudrait voir ses fidèles « exempts de soucis » *(amerimnous)*. Si l'on s'arrête ici, il y a danger à ne voir dans la virginité et le célibat, qu'une magnifique occasion d'avoir une vie tranquille, sans problèmes ni soucis. Comme saint Pierre qui, un jour, en entendant les exigences austères du mariage proclamées par Jésus, s'écria : « S'il en est ainsi, il vaut mieux ne pas se marier ! » (cf. Mt 19, 10). Jésus aussi était de l'avis qu'il y a avantage à ne pas se marier, mais pour un motif très différent du motif égoïste tel que l'entendait l'Apôtre. Et il l'explique aussitôt en parlant de ceux qui ne se marient pas à cause du Royaume des Cieux.

En effet, qui ne mettrait sa signature à une vie sans soucis ? Les stoïciens et les épicuriens eux-mêmes, au temps de Paul, poursuivaient un idéal de ce genre qu'ils appelaient de l'*apatheia* ou de l'*atarassia*, c'est-à-dire vivre sans secousses émotionnelles ou passionnelles, prêts à tout sacrifier pour cela jusqu'aux joies et aux plaisirs trop intenses.

Mais faisons attention à ce que l'Apôtre ajoute immédiatement : *« L'homme qui ne s'est pas marié, a souci (merimnà) des affaires du Seigneur. »* Singulier contraste et paradoxe : il vient de dire qu'il veut ses fils « sans soucis », et à présent il dit qu'il les veut au contraire, tous préoccupés - et il le dit deux fois - une fois pour l'homme qui n'est pas marié et une fois pour la femme qui n'est pas mariée. Donc, eux aussi doivent se préoccuper, mais « des affaires du Seigneur ». Ce n'est

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

escorte vers Rome pour y subir le martyre, écrivait : « Il est bon pour moi d'aller vers mon déclin, en quittant ce monde pour rejoindre Dieu, afin de me lever en lui... Mes passions terrestres (*éros*) ont été crucifiées. Il n'y a plus en moi de désir qui brûle pour les choses terrestres[18] »

Aussi, il ne faut pas nous étonner si dans la tradition ascétique et mystique de l'Église, la croix a été souvent définie comme « lit nuptial » où l'âme s'unit à son époux divin. « Dans ta croix, j'ai placé mon lit », disait au Christ la Bienheureuse Angèle de Foligno. C'est l'accomplissement de la parole de Jésus : *« Et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi »* (Jn 12, 32). Jésus attire les âmes qui l'ont choisi comme époux sur la croix. Là se passe la mystérieuse étreinte dont parle le Cantique des cantiques : *« Son bras gauche est sous ma tête, et sa droite m'étreint »* (Ct 8, 3). Là, se réalise aussi la parole prophétique que nous lisons dans Jérémie : *« Le Seigneur crée du nouveau sur la terre : la femme recherche son mari »* (Jr 31, 22). Cette parole se réfère à la communauté de la Nouvelle Alliance, vue comme l'épouse de Dieu qui n'échappera plus à son époux pour courir après les idoles ; mais ce sera plutôt elle qui le recherchera, afin de ne plus jamais en être séparée. C'est un événement qui s'est réalisé pour l'Église entière, dans ce qu'un Père appelle « l'extase de la croix », d'où est née la nouvelle Ève[19] ; et qui se renouvelle mystiquement en chaque âme épouse du Crucifié, donnant ainsi l'image et le symbole de la nouvelle alliance nuptiale entre Dieu et son peuple.

Cet idéal de crucifier sa propre chair n'est certes pas propre exclusivement aux vierges - loin de nous de le penser ! -, mais il est ouvert à tous ceux qui ont reçu l'Esprit de Dieu. Ceux qui sont mariés doivent aussi passer par le feu de la Pâque du

---

18. Saint Ignace d'Antioche, *Aux Romains* 2 et 7.
19. Saint Méthode d'Olympe, *Banquet des dix vierges*, 3, 8 ; PG 18, 73 A.

Christ, s'ils veulent que leur mariage soit vraiment ce « grand mystère » qui symbolise l'union entre le Christ et l'Église. Où et comment cette union se réalise-t-elle entre le Christ et l'Église ? Est-ce dans le lit des délices, ou n'est-ce pas plutôt, comme dit saint Paul, dans le sang, sur la croix ? Aussi, l'unité la plus parfaite entre les époux n'est pas celle qu'ils expérimentent lorsqu'ils se réjouissent ensemble ; c'est celle qu'ils expérimentent lorsqu'ils souffrent ensemble, l'un pour l'autre, l'un avec l'autre ; lorsqu'ils s'aiment dans la souffrance et malgré la souffrance. La première unité doit servir à rendre possible la seconde.

Je disais donc que crucifier sa propre chair n'appartient pas exclusivement aux vierges ; cependant, il leur appartient à titre différent et plus fort, car ils en ont fait leur forme de vie. Ici réside l'immense potentiel ascétique d'effort, de lutte, de mort, de la virginité à cause du Royaume. Crucifier sa propre chair avec ses passions et ses désirs, surtout le désir sexuel entre tous le plus impérieux, n'est pas une plaisanterie, *« car la chair convoite contre l'Esprit »* (Ga 5, 17). C'est un ennemi intérieur qui nous poursuit sans trêve, de jour comme de nuit, seuls ou en compagnie. Il a un allié très puissant - le monde - qui met à sa disposition toutes ses ressources, toujours prêt à lui donner raison et à défendre ses droits, au nom de la nature, du bon sens, de la bonté fondamentale de toutes choses... C'est vraiment ce champ « où plus quotidienne est la bataille et plus rare la victoire[20] ». Ils en ont fait l'amère expérience ces ascètes de l'esprit de feu, qu'étaient les moines du désert, dont certains sous l'effet de tentations de la chair, furent poussés jusqu'au bord du désespoir. L'un d'eux raconte : « Durant douze ans, après ma cinquantième année, le démon n'a pas laissé de trêve à ses assauts, ni de jour, ni de nuit. Pensant que Dieu m'avait abandonné, et que précisément

20. Saint Césaire d'Arles, *Sermon* 41, 2 ; CCL, 103, p. 181.

pour cela j'étais sous l'emprise de l'Ennemi, je décidai de faire une mort déraisonnable, plutôt que de tomber dans la honte à cause de passions charnelles. Je sortis, et après avoir erré dans le désert, je trouvais l'antre d'une hyène ; dans cette tanière, je me tins nu durant le jour, afin que les bêtes féroces en sortant me dévorent ». Après diverses tentatives de cette sorte, il entendit une voix lui venir à l'esprit lui disant : « Va, Pacôme, lutte ; j'ai fait en sorte que tu sois dominé par l'Ennemi, afin que tu ne t'enorgueillisses pas en pensant être fort ; mais au contraire, que tu reconnaisses ta faiblesse, et que sans trop te confier à ton régime de vie, tu recoures à l'aide de Dieu[21]. »

Aujourd'hui, cette lutte ascétique est vue par certains avec soupçon et taxée de masochisme. Cette accusation n'est pas à sous-estimer. Mais elle n'a aucune raison d'être lorsque cette lutte est acceptée en toute liberté, pour des motifs aussi objectifs et profonds que ceux que nous avons mentionnés jusqu'ici. Ne faut-il pas que même celui qui est marié à une créature, lutte et renonce à beaucoup de choses, pour défendre cet amour et lui être fidèle ? Qu'y a-t-il donc d'étrange à ce que celui qui est appelé à être époux ou épouse de la Majesté de Dieu doive affronter une lutte et un renoncement plus radical et plus exigeant ?

Ce n'est pas ici, le lieu de m'étendre sur les formes et les aspects concrets que doit assumer cette lutte pour la chasteté (j'y reviendrai plus loin) ; l'important, c'est de clarifier ses fondements et sa motivation biblique. Je disais que l'aspect ascétique de renoncement qu'il y a dans la virginité et le célibat, se fonde sur le mystère pascal. Je crois vraiment que réside ici le pourquoi ultime du célibat et de la virginité. Et le comprendre aide énormément à surmonter tous ces doutes et ces réserves qui ont été mis en avant contre cet état de vie

21. Pallade, *Histoire lausiaque*, 23, 1981.

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

chrétiennes. La virginité est un charisme, et le mariage est aussi un charisme. Tous deux sont donc une « manifestation particulière de l'Esprit ». Comment peut-il y avoir opposition ou incompatibilité, s'ils viennent tous deux du « même Esprit » ? Dans la notion de charisme et celle, si proche, de vocation, les deux formes de vie peuvent finalement s'accorder ensemble et même s'édifier réciproquement. L'une confirme l'autre et ne la détruit pas. C'est justement parce que le mariage, dans la vision chrétienne, est estimé comme une bonne chose et un don spirituel, que la virginité et le célibat sont quelque chose de beau et de grand. Quel mérite y aurait-il, en effet, à ne pas se marier, si le mariage était quelque chose de mauvais ou simplement quelque chose de dangereux et à déconseiller ? S'en abstenir serait un devoir et rien de plus, comme il en est de n'importe quelle occasion de péché. Mais c'est précisément parce que le mariage est beau et bon, qu'il est encore plus beau d'y renoncer pour un motif supérieur. Celui qui va entendre un beau concert fait une chose bonne et saine. Mais celui qui renonce à y aller par amour, bien que très attiré - par exemple pour rester à côté d'une personne chère pour qu'elle se sente moins seule - fait une chose encore meilleure. C'est dans ce sens que saint Paul dit : « *Celui qui se marie avec sa fiancée fait bien, mais celui qui ne se marie pas fait mieux encore* » (1 Co 7, 38).

À bien y penser, seul le mariage fait de la virginité un choix, et seule la virginité fait du mariage un choix. Sans l'une de ces deux choses, il n'y aurait plus de choix. Et s'il y avait un choix - comme entre le mariage et le prétendu amour libre, entre se marier ou rester célibataire par amour de la liberté et d'une vie tranquille -, ce serait moralement inacceptable.

Nous ne disons là rien de nouveau ni de révolutionnaire. Nous nous rapprochons seulement de la pensée et de l'attitude de Jésus, en dépassant des conditionnements liés à des cultures et à des moments historiques particuliers. L'Esprit Saint

ne cesse jamais, dans tous les domaines, de guider l'Église vers la connaissance de la vérité toute entière. Saint Irénée disait : « Par l'œuvre de l'Esprit Saint, la révélation telle une liqueur précieuse renfermée dans un vase de valeur, rajeunit continuellement et fait aussi rajeunir le vase qui la contient[30] ». L'Esprit Saint, comme je le disais plus haut, ne fait pas de choses nouvelles, mais renouvelle toutes choses. Il les fait rajeunir, il les ramène à leur splendeur première, et il fait de même avec le charisme de la virginité consacrée.

Concernant ce rapprochement à l'esprit et à la pensée de Jésus, je suis très frappé par le fait que dans l'Évangile de Matthieu, immédiatement après ce qu'on lit au sujet de ceux qui ne se marient pas à cause du Royaume des Cieux, vienne sans transition, et même reliées par un adverbe de temps, les paroles de Jésus sur les enfants : *« Alors (!) des petits enfants lui furent présentés pour qu'il leur imposât les mains en priant ; mais les disciples les rabrouèrent. Jésus dit alors : 'Laissez les petits enfants venir à moi' »* (Mt 19, 13-14).

Ainsi les paroles sur la continence volontaire sont incluses entre les deux grands enseignements de Jésus sur le mariage : l'indissolubilité du mariage (*« N'avez-vous pas lu que le Créateur, dès l'origine, les fit homme et femme... »*) et l'accueil des petits enfants. Ceux-ci sont le fruit du mariage ; ils sont l'amour fait chair des deux époux. Accueillir les petits enfants, comme le fait Jésus, c'est accueillir de la manière la plus totale et dans ses implications les plus intimes, la réalité du mariage. Dire « Laissez les petits enfants venir à moi », cela revient à dire : « Laissez les époux, les papas et les mamans venir à moi ». Un papa et une maman savent bien qu'accueillir leurs petits enfants, c'est comme les accueillir eux-mêmes, et même encore plus. Naturellement, tout cela

30. *Adv. Haer* III, 24, 1.

vaut lorsque le mariage lui-même est vécu dans la foi et selon la volonté de Dieu.

Ce n'est que dans la foi que les deux charismes se rencontrent et s'éclairent mutuellement. Aussi, le martyr saint Ignace que nous avons entendu exhorter les vierges à être humbles, exhorte, dans ce même texte, ceux qui se marient à se marier « selon le Seigneur ». Il écrit (nous sommes au début du IIe siècle) : « Il convient que les hommes et les femmes qui se marient contractent leur union avec l'approbation de l'évêque, pour que tout se fasse selon le Seigneur et non selon la convoitise, et que tout se fasse pour l'honneur de Dieu[31] ». Tout est toujours ramené à la même source, à la Seigneurie du Christ. La virginité n'a de valeur que si elle est embrassée « à cause du Seigneur » ; le mariage n'a de valeur religieuse que s'il est célébré et vécu « selon le Seigneur ».

En vue du bien commun

Mais faisons encore un pas en avant dans cette ligne de la doctrine des charismes. Le charisme, dit saint Paul, est *« une manifestation particulière de l'Esprit, en vue du bien commun »* (1 Co 12,7). Saint Pierre affirme la même chose quand il écrit : *« Chacun selon sa grâce (charisma) reçue, mettez-vous au service les uns des autres »* (1 P 4, 10).

Que signifie tout cela appliqué à ce qui nous concerne ? Que le célibat et la virginité sont aussi pour ceux qui se marient et que le mariage est aussi pour ceux qui sont vierges, c'est-à-dire à leur avantage. La virginité consacrée n'est donc pas une affaire privée, un choix personnel de perfection. Au contraire, elle est « en vue du bien commun et au service des autres ». Les destinataires du don ne sont que quelques-uns,

31. *À Polycarpe*, 5, 2.

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

tifie ainsi à la femme. De compagne et d'aide semblable à lui, la femme devient alors le remord de l'homme, une menace obscure et un piège. Mais ceci vient du péché et non de Dieu.

Il faut plutôt faire de cet « appel » dont je parlais, et de cet attrait de l'autre sexe, la meilleure part de notre « vivant sacrifice ». Se dire à soi-même : « Eh bien ! Voilà justement ce que je choisis d'offrir pour le Royaume et pour le Seigneur ! » Et si, à certains moments, surtout dans la jeunesse, cet appel se transforme en tentation, s'élancer alors courageusement dans la lutte, avec le nom de Jésus dans le cœur et sur les lèvres, comme de braves soldats vont à l'assaut, en criant le nom de leur souverain dans la mêlée.

Je voudrais, dans ce contexte, dire un mot du problème délicat de la virginité physique, ou extérieure, et de la virginité spirituelle ou intérieure. L'Église a toujours honoré la virginité dans son aspect physique et corporel, en l'appelant la « sainte virginité » *(sancta virginitas)*. Il est clair que ce n'est pas la virginité en tant que telle qui est « sainte », du moment que l'on peut demeurer intègre et vierge pour de nombreux motifs qui n'ont rien à voir avec la sainteté. Dans ce cas, ce qui permet de parler de sainteté, c'est l'intention ou le but qui pousse à rester vierge.

Quelquefois, on a pu tomber dans l'erreur de surestimer l'aspect physique d'intégrité aussi bien chez la femme que chez l'homme. Par réaction, une certaine culture actuelle, comme je le rappelais au début, en est arrivée à l'excès opposé de lui dénier toute valeur et même de la tourner en ridicule.

Que pouvons-nous dire en nous basant sur la Parole de Dieu ? Saint Paul nous a dit plus haut que la femme sans mari, c'est-à-dire la vierge, a souci des affaires du Seigneur : *« elle cherche à être sainte de corps et d'esprit »* (1 Co 7, 34). N'être vierge que dans son corps, c'est peu de chose, ou même rien ; être vierge d'esprit, c'est une belle chose ; mais

être vierge de corps et d'esprit, c'est une très belle chose. Dans ce cas, le signe et la signification se rencontrent et se complètent, comme le font entre elles la nature et la grâce. À ceux-là, l'Apocalypse réserve le singulier privilège de *« suivre l'Agneau partout où il va »* (Ap 14, 4) en faisant d'eux le symbole des âmes totalement fidèles qui ne se sont pas compromises avec l'idolâtrie.

On doit donc encourager ces âmes consacrées qui certes non pas par leurs mérites, mais par un don de Dieu, ont pu conserver leur pureté et offrir au Seigneur un don intègre. Il y a en effet, en cela, un degré de gloire de Dieu qui n'existe pas ailleurs, puisque dit notre ami poète : « Ce qui est regagné, défendu pied à pied, repris, gagné, n'est point le même que ce qui n'a jamais été perdu. Et un papier blanchi n'est point un papier blanc. Et un tissu blanchi n'est pas une blanche toile. Et une âme blanchie n'est point une âme blanche[38] ». Il ne s'agit pas d'un tabou, comme le pense l'homme incroyant, ni non plus d'un simple privilège ou honneur dont ordinairement est fier celui qui l'a. Il s'agit, au contraire - quand il est librement accueilli - d'un sacrifice qui rappelle le sacrifice primordial demandé par Dieu à ses créatures, de renoncer à vouloir connaître par elles-mêmes et par expérience, « le bien et le mal ». Une chose, en effet, est de renoncer à l'usage de sa sexualité et au plaisir de la chair, après l'avoir éprouvé une fois, et autre chose, beaucoup plus exigeante, est de renoncer à vouloir l'éprouver, accepter une expérience fondamentale pour les autres hommes et pour les autres femmes, que toi, librement, pour le Seigneur, tu renonces à vouloir connaître. Dieu seul connaît le parfum de ce sacrifice qui touche non seulement le cœur ou le corps, mais l'être même de la créature.

---

38. Charles Péguy, *Le mystère des saints Innocents*, *Œuvres Poétiques*, p. 804.

Ceci dit, il faut affirmer aussi que la virginité la plus importante est la virginité spirituelle et que plus qu'un don reçu à conserver, elle est quelque chose que l'on peut conquérir jour après jour. Dieu, par sa grâce, a transformé des pécheresses en ses épouses les plus aimantes et les plus aimées. C'est pourquoi,celui qui n'a pas pu garder son intégrité physique et son innocence baptismale pour un motif quelconque, ne doit pas passer sa vie de consacré à revenir continuellement sur le passé pour examiner en long et en large ses fautes et erreurs commise. De cette manière la situation ne fait qu'empirer, telle la femme qui chemine une cruche d'eau sur la tête : plus elle y pense et fait attention, plus en fait tomber par terre.

Il faut au contraire s'efforcer de grandir dans la virginité intérieure en laissant tomber de notre cœur les désirs et les affections inutiles, parce que la pureté du cœur peut restituer à l'âme une nouvelle virginité. En un certain sens, on ne naît pas vierge, on le devient. Cela ne signifie pas qu'on puisse accepter tranquillement n'importe quelle situation, en attendant de l'améliorer. Au contraire, si une personne n'a pas atteint un certain équilibre, ni une certaine maîtrise dans le domaine de la sexualité, la bonne norme reste celle de lui déconseiller un engagement définitif dans le célibat ou la virginité.

C'est justement parce que la virginité essentielle est celle du cœur, que la voie de la virginité est en quelque sorte ouverte à tous, même à celui qui est marié ou l'a été. S'il y en a qui *« ne se marient pas à cause du Royaume des Cieux »*, il y en a d'autres qui pour le même motif - c'est-à-dire à cause du Royaume des Cieux - ne se 'remarient pas' bien que pouvant le faire. Dans l'Église un certain veuvage consacré à la famille ou aux bonnes œuvres, a toujours été grandement honoré et placé tout de suite après la virginité.

À ce sujet, je veux dire aussi un mot d'une autre situation humaine : celle de personnes qui, sans l'avoir choisi, et même

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

1
Un renouvellement de l'obéissance « dans l'Esprit »

Le chapitre 13 de la lettre aux Romains s'ouvre sur un texte célèbre sur l'obéissance : « *Que chacun*, dit-il, *se soumette aux autorités en charge. Car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent sont constituées par Dieu. Si bien que celui qui résiste à l'autorité se rebelle contre l'ordre établi par Dieu* » (Rm 13, 1). La suite du texte, qui parle de glaive et d'impôt, ainsi que la comparaison avec d'autres textes du Nouveau Testament (comme Tt 3, 1 et 1 P 2, 13-15), indiquent clairement que l'apôtre ne parle pas ici de l'autorité en général ou de toute autorité, mais uniquement de l'autorité civile et de l'état. Il entend donner aux chrétiens des directives au sujet de leur insertion correcte dans le monde qui les entoure, où ils sont appelés à vivre leur vocation. Il y a des traductions modernes de la Bible tout à fait autorisées (comme la traduction allemande, faite conjointement par les Églises Catholique et Luthérienne) qui précisent opportunément ce sens du texte, en traduisant : *« Que chacun prête l'obéissance due aux représentants de l'autorité de l'état, car*

1. Voir saint Irénée, *Adv. Haer.* V, 24, 1-4 et Origène, *Comm. In Rom.*, PG 14, 1226.

il n'y a pas d'autorité de l'état qui ne vienne de Dieu. » D'ailleurs, c'est ainsi que ce texte était compris, au début, par les Pères de l'Église, lorsque l'autorité politique à laquelle se référait saint Paul était encore en charge[1] même si par la suite il s'est volontiers étendu, de fait et en pratique, à toute autorité, jusqu'à en faire, en beaucoup de manuels, le fondement même et, pour ainsi dire, la « grande charte » de l'obéissance chrétienne.

Mais, même ainsi limité à l'autorité de l'état, le texte paulinien n'a jamais cessé d'inquiéter très profondément tous ceux qui ont cherché à le prendre au sérieux et à en tirer les conséquences nécessaires, surtout après que Luther fonda sur celui-ci la théorie des « deux règnes » qui, en pratique, met le pouvoir civil sur le même plan que celui de l'Église, comme une des deux manières - différentes mais d'égale dignité - par laquelle Dieu gouverne et dirige directement les affaires de ce monde. En effet, ainsi compris, le texte de Romain 13 crée ce qu'on a appelé le « point fatal de compromission de la foi avec ce monde » (M. Dibelius), et il ouvre la route à cette sorte de métaphysique de l'état qui a souvent conduit, à l'époque moderne, à idéaliser et à absolutiser, avec des conséquences néfastes, l'autorité de l'état. Comment peut-on affirmer que « toute autorité » de l'état est instituée par Dieu, que s'opposer à elle c'est s'opposer à Dieu, sans arrêter ainsi d'un coup, ou rendre incompréhensible, tout le cours de l'histoire et l'agir même des chrétiens jusqu'à nos jours ? Et comment ensuite concilier cette vision, tout aussi autorisée, d'Apocalypse 13, où, au sujet de la même réalité de l'état « de fait existante » (qui est l'empire de Rome) on dit clairement que son pouvoir vient de Satan ? De cette manière, ne confère-t-on pas à l'autorité séculière - même lorsqu'elle se conçoit elle-même sans Dieu, ou contre Dieu - une dangereuse base religieuse qui engage les consciences et dont on peut faire un usage très dangereux ? C'est désormais devenu un fait divers de tous les jours que celui de ces fonctionnaires de régimes

politiques qui, une fois conduits en jugement, justifient des homicides, des tortures et des vexations de tous genres par le fait d'avoir obéi aux « autorités supérieures ».

En réalité, je suis convaincu que l'on ne vient absolument pas à bout de cette difficulté, si l'on ne considère pas le texte de Paul à la lumière de ce qui a été dit précédemment, au sujet de l'obéissance ; et si l'on fait de celui-ci le fondement de l'obéissance, au lieu d'y voir - comme c'est en réalité - un cas particulier dans le cadre d'une autre obéissance bien plus essentielle qui est « l'obéissance à l'Évangile ». Aussi, nous devons comprendre l'obéissance chrétienne à partir d'autres préliminaires qui - nous le verrons - nous permettront alors de comprendre aussi ce fameux texte.

Il y a en effet une obéissance qui nous concerne tous - supérieurs et sujets, religieux et laïcs - la plus importante de toutes, et qui régit et vivifie toutes les autres ; c'est cette obéissance de l'homme à Dieu. Voilà l'obéissance que nous voulons découvrir, ou redécouvrir, à l'école de saint Paul et de toute la Bible. L'obéissance à Dieu est comme « le fil d'en haut » qui régit la splendide toile d'araignée suspendue à une haie. En descendant par ce fil qu'elle-même a produit, la bestiole a construit toute sa toile qui, à présent est parfaite et tendue à chaque angle. Toutefois, ce fil d'en haut qui lui a servi à construire sa toile n'est pas rompu une fois le travail terminé, mais il reste. C'est même lui qui, à partir du centre, soutient tout l'entrelacement ; sans lui, tout s'effiloche. Si l'un quelconque de ses points latéraux est touché, l'araignée s'affaire alors rapidement à réparer sa toile ; mais à peine le fil d'en haut est coupé qu'elle s'éloigne comme s'il n'y avait désormais plus rien à faire. C'est quelque chose de semblable qui se passe à propos de la trame de l'autorité et de l'obéissance dans une société, dans un ordre religieux, dans l'Église. L'obéissance à Dieu est le fil d'en haut : tout s'est construit à partir de celle-ci ; mais elle non plus ne peut être oubliée une

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

« élus selon la prescience de Dieu le Père, dans la sanctification de l'Esprit, pour obéir... à Jésus-Christ » (1 P 1, 2). Les chrétiens ont été élus et sanctifiés « pour obéir » ; la vocation chrétienne est une vocation à l'obéissance ! Un peu plus loin, dans la même lettre, les fidèles sont définis par une formule très suggestive, « *fils de l'obéissance* » : *« En enfants obéissants* (à la lettre : comme fils de l'obéissance) *ne vous laissez pas modeler par vos passions de jadis »* (1 P 1, 14). Il n'est pas suffisant de traduire l'expression par « fils obéissants » (comme s'il s'agissait d'un simple hébraïsme), car ici il est fait référence au baptême, comme le montre clairement le contexte. « Fils de l'obéissance » est l'équivalent de « sanctifiés dans l'obéissance » que nous lisons immédiatement après (cf. 1 P 1, 22). Le contenu n'est donc pas ascétique mais mystérique. L'apôtre parle de la régénération par la Parole de Dieu (cf. 1 P 1, 23). Les chrétiens sont fils de l'obéissance, parce qu'ils sont nés de l'obéissance du Christ et de leur propre décision d'obéir au Christ. De même que les petits poissons, nés dans l'eau, ne peuvent survivre que dans l'eau ; ainsi les chrétiens nés de l'obéissance, ne peuvent vivre spirituellement qu'en demeurant dans l'obéissance, c'est-à-dire dans un état de constante et amoureuse soumission à Dieu, en contact avec le mystère pascal du Christ. En effet, le contact sacramentel avec l'obéissance du Christ ne s'épuise pas avec le baptême, mais se renouvelle quotidiennement dans l'Eucharistie. En célébrant la sainte Messe, nous faisons mémoire - et plus que mémoire - de l'obéissance du Christ jusqu'à la mort, nous nous « revêtons » de son obéissance comme d'un manteau de justice et ainsi nous nous présentons au Père comme des « fils de l'obéissance ». En recevant le corps et le sang du Christ, nous nous nourrissons de son obéissance.

Nous découvrons par là que l'obéissance, avant d'être une vertu, est un don ; avant d'être une loi est une grâce. La différence entre les deux, c'est que la loi ordonne de faire, tandis

que la grâce donne de faire. L'obéissance est d'abord œuvre de Dieu dans le Christ, ensuite elle est donnée au croyant pour qu'il l'exprime à son tour dans sa vie, par une fidèle imitation. En d'autres termes, nous n'avons pas seulement le devoir d'obéir, mais désormais nous avons aussi la grâce d'obéir !

L'obéissance chrétienne s'enracine donc dans le baptême. Par le baptême, tous les chrétiens sont « voués » à l'obéissance ; en un certain sens, ils en ont eux aussi fait le « vœu ». Lorsque nous disons aujourd'hui que la profession religieuse se fonde sur le baptême, qu'elle est une explication du baptême, qu'elle en prend particulièrement au sérieux les implications[11], nous disons quelque chose de très vrai. Durant plusieurs siècles, avant que ne s'affirme l'idée de « vœu » religieux et d'« état » religieux (ce qui est arrivé au Moyen Âge), l'intention pour laquelle on entrait dans la vie consacrée était uniquement de mieux observer et plus radicalement les exigences de la vie chrétienne. Saint Basile appelait les moines simplement les « chrétiens »[12]. De son temps (comme cela revient de nos jours !) la séparation vraiment importante n'était pas celle entre les moines et le reste de la communauté ecclésiale, mais la séparation entre cette communauté prise dans son ensemble, et le monde extérieur qui ne vivait pas selon l'Évangile[13]. La Parole de Dieu nous pousse aujourd'hui à redécouvrir ce fondement commun à tous les chrétiens. Elle nous pousse à « rechercher davantage ce qui nous unit plus que ce qui divise » et ceci non seulement dans les relations entre les diverses Églises, mais aussi entre les différentes catégories à l'intérieur de l'Église. En effet, ce qui distingue n'est que la façon de le vivre.

Cette redécouverte de l'obéissance fondamentale aide énormément les religieux eux-mêmes. En effet, de nos jours,

---

11. cf. par exemple *Lumen Gentium*, 44.
12. cf. *Reg. fus.* 22 ; PG 31, 977 A.
13. cf. Saint Basile, *De bapt.*, PG 31, 1513 ss.

ils prennent toujours plus conscience que le renouvellement de l'obéissance ne vient pas du perfectionnement à l'infini de leurs propres lois et constitutions, ni même d'un simple retour à leurs propres sources - si l'on entend par cela les sources de l'ordre religieux auquel on appartient - mais ne vient que de l'Esprit qui opère dans la Parole et dans les sacrements. Il vient du retour à la « source des sources », c'est-à-dire au Christ.

« La loi, dit saint Jean*, fut donnée par Moïse ; la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ »* (Jn 1, 17). Cette parole est encore vraie et veut dire que la loi ou la règle d'obéir nous fut donnée par Basile, ou par Benoît, ou par François, ou par Ignace, ou par Thérèse..., mais que la grâce d'obéir ne nous vient - comme elle leur est venue - que de Jésus-Christ.

Saint Paul nous dit que ce n'est pas d'être circoncis ou incirconcis qui importe, mais d'être une *« créature nouvelle »* (cf. Ga 6, 15). De la même manière, ce n'est pas d'être laïc ou clerc, de faire partie d'un ordre religieux plutôt qu'un autre qui importe, mais d'être une créature nouvelle. Si cela est inclus, tout le reste importe - et beaucoup - sinon, rien ne compte. Les couleurs existent et sont merveilleuses, mais uniquement lorsqu'il y a la lumière qui les produit et les anime...

La redécouverte de cette donnée commune à tous, fondée sur le baptême, répond à un besoin vital des laïcs dans l'Église. Le concile Vatican II a énoncé le principe de l'« appel universel à la sainteté » du peuple de Dieu[14]. Mais comme il n'y a pas de sainteté sans obéissance, affirmer que tous les baptisés sont appelés à la sainteté revient à dire que tous sont appelés à l'obéissance et qu'il y a également un appel universel à l'obéissance. Cependant, il faut maintenant présenter aux baptisés une sainteté et une obéissance à leur portée, qui ne soient pas marquées de caractères trop particuliers, ni liées à des

14. *Lumen Gentium*, 40.

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

dans l'Église - si l'on est intimement convaincu qu'aujourd'hui encore, comme le dit le psaume, *« il parle le Seigneur, le Dieu des dieux, il ne se taira pas »* (Ps 50) - qu'alors, mais alors seulement, on sera en mesure de comprendre la nécessité et l'importance de l'obéissance à Dieu. Elle est une attention à Dieu qui parle dans l'Église, par son Esprit, lequel éclaire les paroles de Jésus et de toute la Bible et leur confère autorité en en faisant des canaux de la vivante volonté de Dieu pour nous.

L'obéissance à Dieu et à l'Église était nécessairement mise un peu dans l'ombre, du moins au niveau de la réflexion théologique, au temps où l'on pensait l'Église surtout en termes d'institution, comme une « société parfaite », dotée depuis le commencement de tous les moyens, pouvoirs et structures aptes à apporter aux hommes le salut, sans que de nouvelles interventions de Dieu soient nécessaires. À partir du moment où l'Église est à nouveau et clairement conçue à la fois comme « mystère et institution », l'obéissance redevient, automatiquement, obéissance à l'Esprit, et non plus seulement institution ; obéissance non plus seulement aux hommes, mais aussi et avant tout à Dieu, telle qu'elle l'était pour Paul.

Mais de même que dans l'Église, institution et mystère ne sont pas opposés mais unis, ainsi devons-nous montrer à présent, que l'obéissance spirituelle ne détourne pas de l'obéissance aux autorités visibles et institutionnelles mais au contraire, qu'elle la renouvelle, la renforce et la vivifie, au point que l'obéissance aux hommes devient le critère pour juger de l'existence et de l'authenticité de cette obéissance à Dieu. Voici, en effet ce qui se passe lorsque dans un cas déterminé, il s'agit d'obéir à Dieu : Dieu te fait entrevoir sa volonté sur toi. C'est une « inspiration » qui, ordinairement, naît d'une parole de Dieu entendue ou lue dans la prière. Tu ne sais pas d'où elle vient ni comment une certaine pensée s'est formée en toi, mais elle est là en toi comme un germe encore

fragile qui peut être étouffé comme rien. Tu te sens « interpellé » par cette parole ou cette inspiration ; tu sens qu'elle te « demande » quelque chose de nouveau et tu dis « oui ». C'est un oui encore vague et obscur en ce qui concerne ce qu'il y a à faire et quant à la manière de le faire, mais très clair et ferme quant à la substance. C'est comme si tu recevais une lettre cachetée que tu accueilles avec tout son contenu, faisant là ton acte de foi. Puis, la clarté intérieure perçue sur le moment disparaît ; les motivations auparavant si évidentes s'estompent. Il ne te reste qu'une seule chose dont pourtant tu ne peux douter, même en le voulant : c'est qu'un jour tu as reçu un ordre de Dieu et que tu as répondu « oui ». Que faire en cette circonstance ? Cela ne sert à rien de multiplier les efforts de ta mémoire et les analyses. Cet appel n'est pas né de la « chair », c'est-à-dire de ton intelligence. Tu ne peux donc pas le retrouver par ton intelligence. Il est né « de l'Esprit » et ne peut être retrouvé que dans l'Esprit. Mais l'Esprit, à présent, ne te parle plus comme la première fois, directement et au-dedans de toi. Il se tait et te renvoie à l'Église et à ses canaux institués. Tu dois remettre ton appel entre les mains des supérieurs et de ceux qui ont, de quelque manière, une autorité sur toi, et croire que s'il vient de Dieu, Dieu lui-même le fera reconnaître comme tel par ses représentants.

À ce sujet, l'expérience des Mages me vient à l'esprit. Ils virent une étoile et dans leur cœur, ils perçurent un appel. Ils se mirent en route, mais entre-temps l'étoile avait disparu. Ils durent se rendre à Jérusalem, interroger les prêtres, et c'est d'eux qu'ils apprirent l'endroit précis : Bethléem ! Après cette humble recherche seulement, l'étoile reparut. C'est ainsi qu'ils devaient devenir un signe pour les prêtres de Jérusalem eux-mêmes.

De là, on voit comment il est possible de désobéir, même en « obéissant ». Cela arrive lorsqu'on se réfugie dans l'obéissance aux hommes pour fuir l'obéissance à Dieu. Quelqu'un

sent sur lui une volonté de Dieu, un appel qui exige un certain changement et une rupture avec le passé, avec son propre travail, avec son office... Mais il n'est pas prêt ; il a peur de dire oui car il ne sait où cela aboutira. Il s'en remet alors à la décision de ses supérieurs, lesquels ignorants de cette volonté de Dieu, le destineront à une des tâches et à un des lieux habituels aux religieux. Certes, il devait s'en remettre à l'obéissance de ses supérieurs, mais après leur avoir manifesté la volonté de Dieu qu'il sentait sur lui. Combien de saints ne seraient pas tels s'ils n'avaient fait ainsi ! Combien l'Église serait maintenant plus pauvre, si dans le passé, tous s'étaient limités à obéir toujours et uniquement à ce que demandaient leurs supérieurs !

Mais que faire lorsqu'un conflit se profile entre les deux obéissances et que le supérieur humain te demande de faire une chose différente et opposée à celle qui, tu le crois, t'est commandée par Dieu ? Il suffit de se demander : que fit Jésus dans un tel cas ? Il accepta l'obéissance extérieure et se soumit aux hommes ; mais, ce faisant, loin de renier son obéissance au Père, il l'accomplit au contraire. C'était cela, précisément, que le Père voulait. Sans le savoir et sans le vouloir, parfois en toute bonne foi, parfois non, les hommes - comme il en fut jadis de Caïphe, Pilate et la foule - deviennent des instruments, pour que s'accomplisse la volonté de Dieu et non la leur. Toutefois, même cette règle n'est pas absolue : la volonté de Dieu et sa liberté peuvent exiger de l'homme - ainsi pour Pierre, face à l'injonction du Sanhédrin - qu'il obéisse à Dieu, plutôt qu'aux hommes (cf. Ac 4, 19-20).

Cette obéissance à Dieu, objecteront certains, est facile : Dieu ne se voit pas, on peut lui faire dire ce qu'on veut... C'est vrai. Mais si quelqu'un est capable de se faire commander par Dieu lui-même ce qu'il veut, celui-ci sera encore plus capable de se faire commander par les hommes, c'est-à-dire par les supérieurs, ce qu'il veut ! L'Écriture nous offre le critère pour

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

7
Marie, l'obéissante

Nous avons la joie, à présent, avant de terminer nos considérations sur l'obéissance, de contempler l'icône vivante de l'obéissance, celle qui non seulement a imité l'obéissance du Serviteur, mais l'a vécue avec lui. Saint Irénée écrit : « Parallèlement (il s'entend, parallèlement au Christ, Nouvel Adam), il se trouve que la Vierge Marie aussi est obéissante lorsqu'elle dit : *« Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta Parole »* (Lc 1, 38) ; de même qu'Ève, en désobéissant devint cause de mort pour elle et pour tout le genre humain ; ainsi Marie en obéissant, devint cause de salut pour elle et pour tout le genre humain[25] ». Voulant trouver un pivot sur lequel baser d'un côté le parallélisme Jésus-Marie et de l'autre l'antithèse Éve-Marie, saint Irénée le trouve dans l'obéissance. C'est sur ce terrain de l'obéissance que Marie s'approche de Jésus et s'oppose à Ève, dans les trois textes où ce thème apparaît[26]. Le saint a clairement saisi le noyau de la doctrine de saint Paul, exprimée en Romains 5, 19 et l'a étendu de façon cohérente à Marie, et en elle, à l'Église. Marie en fait d'obéissance sert de charnière entre le Christ et l'Église. Son obéissance a été une imitation exemplaire ou prototypique qui, à son tour sert de modèle à toute l'Église. On sait, en effet, que pour Irénée, comme pour le reste de la Tradition après lui, l'expression « Nouvelle Ève » désigne en même temps Marie et l'Église - l'une dans un sens personnel ou typique, l'autre dans un sens général - au point qu'il est souvent difficile de distinguer dans des cas concrets de laquelle des deux réalités on parle. Marie se présente donc à la réflexion théologique de l'Église - nous sommes en effet, en

25. *Adv. Haer.* III, 22, 4.
26. *Adv. Haer.* V, 19, 1 ; *Dem. Préd. Apost.* 33.

présence de la première ébauche de mariologie - comme l'obéissante. C'est sa prérogative personnelle, la part qui lui revient, qui l'apparente le plus au Christ. Le concile Vatican II a de nouveau proposé cette vision de saint Irénée, en en citant les principales affirmations. Il dit, entre autre, que par son obéissance, Marie « coopéra au salut des hommes », que sous la croix, elle est devenue par son obéissance et sa foi, « mère dans l'ordre de la grâce » et modèle de l'Église[27].

Je disais au commencement qu'il est relativement facile de découvrir la nature de l'obéissance chrétienne : il suffit de voir à partir de quelle conception de l'obéissance le Christ est défini par l'Écriture, comme l'obéissant. Ici j'ajoute : il suffit de voir à partir de quelle conception de l'obéissance Marie est définie par la Tradition, comme l'obéissante. Marie - nous l'avons entendu par saint Irénée - se montra obéissante lorsqu'elle dit : *« Je suis la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole ».*

« De même que par l'œuvre de la vierge désobéissante, écrit encore saint Irénée, l'homme fut frappé, et précipité il mourut ; ainsi par l'œuvre de la Vierge obéissante à la Parole de Dieu, il reçut à nouveau la vie » (*Dém. Pré. Apost. 33*). Son obéissance est l'exacte antithèse de la désobéissance d'Ève. Mais, encore une fois, à qui Ève a-t-elle désobéi pour être appelée la désobéissante ? Certes pas aux parents, qu'elle n'avait pas, ni à son mari ou à quelque loi écrite. Elle désobéit à la Parole de Dieu ! Comme le fiat de Marie dans l'Évangile de Luc fait pendant au fiat de Jésus à Gethsémani (cf. Lc 22, 42) ; ainsi, pour saint Irénée, l'obéissance de la Nouvelle Ève, fait pendant à l'obéissance du Nouvel Adam.

Réfléchissons un peu sur cette obéissance de Marie à la Parole de Dieu. « Par les paroles : voici la servante du Seigneur..., écrit Origène, c'est comme si Marie disait : je

27. *Lumen Gentium*, 56, 61, 63.

suis une tablette pour écrire ; que l'Écrivain écrive ce qu'il veut ; que le Seigneur de tout, fasse de moi ce qu'il veut[28] ». Il compare Marie à la tablette de cire que l'on utilisait de son temps pour écrire, pour montrer la docilité absolue de Marie. Marie s'offre elle-même à Dieu comme une page blanche sur laquelle on peut encore tout écrire. Elle restitue à Dieu cette liberté absolue qu'il avait sur elle à l'instant même de la créer, quand elle n'était encore « qu'une pensée de son cœur » et qu'il pouvait faire d'elle sans son consentement, tout ce qu'il voulait. « La parole de Marie, écrit un exégète moderne, a toujours eu une importance fondamentale pour la réflexion pieuse ; elle l'a comprise comme le sommet de tout comportement religieux face à Dieu, puisqu'elle exprime de la manière la plus élevée la disponibilité passive unie à la promptitude active[29] ».

L'obéissance de Marie ne finit pas avec l'Annonciation. En un certain sens, ce ne fut que le commencement. À la présentation au Temple il est arrivé pour Marie, quelque chose qui rappelle ce qui est arrivé pour Jésus, dans son baptême au Jourdain. À cette occasion, par les paroles du Père, la vocation de Messie se précisa à la conscience de Jésus - en tant que c'était aussi une conscience humaine - comme la vocation à être un Messie souffrant, à être le Serviteur du Seigneur rejeté ; et Jésus répondit par l'obéissance, en renouvelant son *« Me voici ! »* À la présentation, la vocation de Marie, par les paroles de Syméon *« Et toi-même, un glaive transpercera ton âme »,* se précisa comme la vocation à être la mère d'un Messie contredit et rejeté, c'est-à-dire comme une vocation ardue et douloureuse. Marie aussi a répondu par l'obéissance silencieuse.

---

28. Origène, *Comm. In Luc, framm.* 18 ; GCS, 49, p.227.
29. H. Schürmann, *Das Lukasevangelium*, Freiburg i.Br. 1982, ad loc.

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

1 - une pauvreté matérielle négative, qui déshumanise et qui est à combattre : la pauvreté en tant que condition sociale subie.

2 - une pauvreté matérielle positive, qui libère et élève : la pauvreté en tant qu'idéal évangélique à cultiver.

3 - une pauvreté spirituelle négative, qui est absence de biens de l'esprit et des vraies valeurs humaines : la pauvreté des riches.

4 - une pauvreté spirituelle positive, faite d'humilité et de confiance en Dieu qui est le plus beau fruit fleuri sur l'arbre de la pauvreté biblique : la richesse des pauvres.

En quatre chapitres - correspondant aux quatre méditations données à la Maison Pontificale durant l'Avent 1994 - nous traiterons donc de ces diverses formes ou aspects de la pauvreté, en conservant l'ambiance originaire du temps de Noël si utile pour comprendre le message lui-même de la pauvreté chrétienne.

Que l'Esprit Saint, invoqué par la liturgie comme « père des pauvres » (*pater pauperum*), nous aide à accueillir avec joie le joyeux message apporté aux pauvres, en créant en nous un « esprit ferme » décidé à le mettre en pratique.

1
« Heureux qui pense au pauvre »

La pauvreté matérielle comme phénomène social à combattre

Les pauvres, ils existent !

Le thème de cette première méditation est la pauvreté matérielle négative, celle qui n'est pas voulue par Dieu, mais le fruit du péché ou des circonstances ; la pauvreté non choisie, mais subie, fait social qui déshumanise celui qui le subit et qui déshonore la société qui le provoque ou le tolère. En somme, le thème des pauvres, dans l'acception la plus commune du terme.

Voici le thème. Et quelles sont les paroles de Dieu qui nous serviront de phare ou de miroir ? Il y en a surtout deux. La première est le début du psaume 41 : *« Heureux qui pense au pauvre et au faible »*. La deuxième est la parole bien connue de Jésus : *« C'est à moi que vous l'avez fait »* et : *« À moi non plus, vous ne l'avez pas fait »* (Mt 25, 40. 45).

Je voudrais dire tout de suite comment est née la réflexion que je vais développer, car cela nous aidera mieux que toute autre considération à saisir l'âme du message. Je venais à peine de terminer d'écrire le livre *La montée au Sinaï* où j'avais essayé d'utiliser tous les moyens mis à ma disposition par la Bible, la Tradition et la culture, afin de susciter le sentiment que Dieu existe, qu'il est vivant, qu'il est une réalité et non une abstraction. En somme, pour stimuler l'homme d'aujourd'hui à « s'apercevoir » de Dieu. Quand, tout à coup, toutes les paroles et les arguments utilisés se sont, pour ainsi dire, retournés contre moi, en se déplaçant sur un autre objectif : les pauvres. Comme si quelqu'un me criait avec mes

paroles elles-mêmes : les pauvres aussi existent ! D'eux aussi il faut « s'en apercevoir » !

Le nom divin *« Moi je suis »*, devenait à présent le nom des pauvres : « Nous, nous sommes ». Nous sommes une réalité, non une abstraction. La prière de saint Augustin par laquelle je concluais ce livre : « Bien tard je t'ai aimée, ô beauté si ancienne et si nouvelle... », à présent montait à mes lèvres quelque peu modifiée : « Bien tard je t'ai aimée, ô pauvreté si ancienne et si nouvelle. Tu étais avec moi, tu m'entourais de toutes parts, mais je n'étais pas avec toi, je ne te voyais pas, ou je ne te voyais qu'avec les yeux, non avec le cœur. Tu as appelé, tu as crié et tu as brisé ma surdité. » C'était vraiment à en avoir « le souffle coupé », comme disait le philosophe à qui un jour « l'existence des choses s'était soudainement révélée »[7].

Le plus grand péché contre les pauvres est peut-être l'indifférence, de faire semblant de ne pas voir, de « passer outre, de l'autre côté de la route » (cf. Lc 10, 31). Ce que Jésus, dans la parabole, reproche au mauvais riche, c'est son indifférence envers le pauvre qui gisait à sa porte, encore plus que son luxe effréné. Sa dureté de cœur et son insensibilité.

Nous avons tendance à mettre, entre nous et les pauvres, du double vitrage. L'effet du double vitrage, si utilisé de nos jours, est d'empêcher le passage du froid et du bruit, de tout tempérer, de tout faire parvenir atténué, ouaté. Et de fait nous voyons les pauvres se soulever, s'agiter, hurler derrière nos écrans de télévision, sur les pages des journaux et des revues missionnaires, mais leur cri nous parvient comme de très loin. Il ne pénètre pas dans notre cœur. Nous nous mettons à l'abri des pauvres. L'Écriture appelle tout cela : « voir sans faire attention, avoir les oreilles, mais ne pas entendre » (cf. Is 42, 20).

---

7. Cf. J.-P. Sartre, *La nausée*, Gallimard, 1938, p.181 s.

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

Il ne faut pas s'en prendre à Dieu face à la misère du monde, mais à nous-mêmes. Un jour, en voyant une petite fille tremblant de froid et pleurant de faim, un homme fut pris d'un mouvement de rébellion et cria : « Ô Dieu, où es-tu ? Pourquoi ne fais-tu pas quelque chose pour cette créature innocente ? » Mais une voix intérieure lui répondit : « Certes, j'ai fait quelque chose. Je t'ai fait toi ! » Et il comprit immédiatement.

Mais aujourd'hui la simple aumône ne suffit plus. Le problème de la pauvreté est devenu, à cause des nouvelles possibilités de communications, planétaire. Quand les Pères de l'Église parlaient des pauvres, ils pensaient aux pauvres de leur ville, ou tout au plus de la ville voisine. Ils ne connaissaient guère autre chose, sinon de manière très vague et, d'ailleurs, même s'ils l'avaient connu, faire parvenir de l'aide aurait été encore plus difficile, dans une économie comme la leur. On comprend donc comment Chrysostome, à partir d'un calcul de tant de riches et de tant de pauvres présents en son temps à Constantinople, ait pu élaborer un plan qui, selon lui, aurait résolu de façon stable le problème de la pauvreté, par le seul moyen de l'aumône.

Aujourd'hui nous savons que cela ne suffit pas, même si rien ne dispense de faire ce que nous pouvons aussi à ce niveau individuel. Sans devoir en arriver à prendre le fusil pour combattre par la violence l'injustice (ce qui nous situerait aussitôt hors de la ligne du Christ), l'exemple de beaucoup d'hommes et de femmes de notre temps, comme Dom Helder Camara, l'Abbé Pierre, Marcello Candia et tant d'autres, nous montre qu'il existe bien des manières pour secourir, chacun selon ses propres moyens et possibilités, les pauvres et en promouvoir l'élévation. On peut être appelé à employer en faveur des pauvres ses ressources culturelles, son esprit d'initiative, le prestige ou le pouvoir politique dont on jouit. Une manifestation importante de ce « être pour les

pauvres » a été aussi sûrement la théologie de la libération qui a fleuri en Amérique Latine, malgré les limites qui, en certains cas, l'ont accompagnée.

Parlant du « cri des pauvres », dans *Evangelica testificatio*, Paul VI disait en particulier aux religieux : « Il a conduit certains d'entre vous à rejoindre les pauvres dans leur condition, à partager leurs angoisses lancinantes. Il invite, par ailleurs, nombre de vos instituts à reconvertir en faveur des pauvres certaines de leurs œuvres[17] ».

Ce qu'il faudrait aujourd'hui, c'est une nouvelle croisade, une mobilisation de toute la chrétienté et même de tout le monde civil pour libérer les tombeaux vivants du Christ que sont les millions et millions de personnes qui meurent de faim, de maladies et de privations. Ce serait une croisade digne de ce nom, à savoir digne de la croix du Christ. Il faut nous réjouir et remercier Dieu parce que, au moins pour une petite part, cette croisade est déjà en acte de la part de tant d'individus, d'institutions, de communautés paroissiales, religieuses et d'associations humanitaires. Pour qui sait le voir, de nos jours aussi il existe un « Pierre l'Ermite » qui parcourt le monde, nous incitant tous à cette croisade. C'est le pape.

Éliminer ou réduire l'abîme injuste et scandaleux qui existe entre riches et pauvres dans le monde est le devoir le plus urgent et le plus considérable que le millénaire passé a du rendre au siècle qui commence.

Évangéliser les pauvres

Enfin, après aimer et secourir, évangéliser les pauvres. Ce fut la mission que Jésus reconnut comme sienne par excellen-

17. Paul VI, *Evangelica testificatio*, 18 (EV, 4, p.651).

ce (cf. Lc 4, 18) et qu'il confia à l'Église. Nous ne devons pas permettre que notre mauvaise conscience nous entraîne à commettre l'énorme injustice de priver de la bonne nouvelle ceux qui en sont les premiers et les plus naturels destinataires. Même, en alléguant, pour notre excuse, le proverbe que « ventre affamé n'a pas d'oreilles ».

Jésus multipliait les pains et aussi la parole, et même en premier il leur administrait la parole, parfois pendant trois jours de suite, et ensuite il se préoccupait aussi du pain. Le pauvre ne vit pas seulement de pain, mais aussi d'espérance et de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Les pauvres ont le droit sacro-saint d'entendre l'Évangile intégral, non dans une édition réduite, adaptée et mouillée.

Ils ont droit de nos jours aussi d'entendre la bonne nouvelle : *« Bienheureux vous, les pauvres »*. Oui bienheureux, malgré tout. Parce que s'ouvre devant vous une « possibilité » immense, fermée ou très difficile pour les riches : le Royaume. Certes, l'adhésion de foi à l'Évangile, ou au moins une vie vécue en accord avec les conseils de sa religion ou de sa propre conscience, est nécessaire pour entrer, de fait, en possession du Royaume pour qui n'a pas la possibilité de connaître l'Évangile. Mais n'est-ce pas déjà une fortune et un motif de béatitude que d'avoir ouverte devant soi, ne serait-ce que cette possibilité, s'il ne dépend que de toi de la faire devenir réalité ? L'homme, dit une certaine philosophie d'aujourd'hui, n'est pas que « possibilités » ; il est d'autant plus riche que sont riches les « possibilités » qu'il possède. Et vous les pauvres, vous avez la « possibilité » qui inclut en elle toutes les possibilités, et sans laquelle toutes les autres possibilités ne sont rien.

Concluons, en nous rappelant les deux paroles principales de Dieu qui nous ont servi de guide. *« Heureux l'homme qui pense au pauvre ! »* Cette parole est suivie immédiatement, dans le Psaume, d'une promesse que la liturgie a utilisée sous

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

dépouillement, dans l'Incarnation. La phrase rappelle aussi le passage où l'on dit que le Christ *« est devenu péché pour que nous devenions justes »* (cf. 2 Co 5, 21).

La pauvreté du Christ a d'abord un aspect concret, existentiel, qui l'accompagne de sa naissance à sa mort. La bienheureuse Angèle de Foligno a une page très profonde sur cette pauvreté du Sauveur : « La pauvreté a trois formes. Le premier degré de la parfaite pauvreté du Christ fut qu'il voulut vivre et être pauvre de tous les biens de ce monde. Il ne voulut pour lui ni maison, ni terrain, ni vigne, ni aucune propriété, ni or, ni argent. Il fut pauvre, il eut faim, il eut soif, il eut froid, il eut chaud, il travailla, il endura toute privation et besoin. Il ne disposa pas de ce qui est raffiné et de prix. La seconde pauvreté fut qu'il voulut être pauvre de parents et d'amis. La troisième pauvreté fut qu'il voulut se dépouiller de lui-même, il voulut se faire pauvre de sa puissance divine elle-même, de sa sagesse et de sa gloire[33] ». Donc, pauvre de biens, pauvre d'appuis, pauvre de prestige.

Cette troisième pauvreté est la plus profonde parce qu'elle touche à la sphère de l'être, et plus seulement à celle de l'avoir. Elle a consisté, pour le Christ, dans le fait même de se faire homme, de se dépouiller, sinon de sa nature divine, au moins de tout ce que cette nature aurait pu revendiquer pour elle en fait de gloire, de richesse et de splendeur. « Qu'y a-t-il, s'écriait saint Grégoire de Nysse, de plus pauvre pour Dieu que la forme d'esclave ? Qu'y a-t-il de plus humble que la communion avec notre nature ?[34] » Dans le Christ, la pauvreté brille de sa forme la plus sublime qui n'est pas celle d'être pauvre (ce qui peut être un vécu imposé ou dont on a hérité), mais celle de se faire pauvre, et de se faire pauvre par amour, pour rendre riches les autres.

---

33. *Le livre de la Bienheureuse Angèle de Foligno*, Quaracchi, Grottaferrata 1985, pp. 642 s.

34. St. Grégoire de Nysse, *Sur les béatitudes*, 1 (PG 44, 1201B).

Toutefois, au sujet de la pauvreté matérielle de Jésus, il y a peut-être des lieux communs à rectifier à partir d'un examen plus attentif des évangiles. Pour autant que nous sachions, Jésus n'appartenait pas, par condition sociale, au prolétariat de son temps, c'est-à-dire à la classe pauvre de la société. C'était un artisan, et il gagnait sa vie par son travail, ce qui était sans aucun doute une condition meilleure que celle du travail dépendant. Même durant sa vie, le prestige de rabbi dont il bénéficiait, les invitations qu'il recevait aussi de personnes aisées, les amitiés dont il jouissait, comme celle de Lazare et de ses sœurs, l'aide qu'il recevait de quelques femmes disposant de biens (cf. Lc 8, 2 ss), font que cela nous empêche de voir en lui le dernier des pauvres. La phrase elle-même : *« Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer sa tête »* (Lc 9, 58) s'explique davantage en pensant à sa condition de prédicateur itinérant sans demeure fixe, qu'au manque de toit, même si on peut l'y inclure aussi.

Du point de vue strictement matériel, il y avait certainement, de son temps, des personnes plus pauvres que lui, des masses entières de déshérités, dont lui-même avait compassion, en les voyant *« las et prostrés »* (Mt 9, 36). Même parmi ses futurs disciples, par exemple parmi les ascètes et les ermites du désert, il y en eut qui surpassèrent le Maître en fait d'austérité et de pauvreté purement matérielle.

L'équivoque provient qu'on attribue une valeur excessive aux manifestations extérieures et matérielles de la pauvreté. Jésus n'a jamais revendiqué pour lui le primat de la pauvreté comme il l'a revendiqué au contraire pour la charité, en disant qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis (cf. Jn 15, 13). Il était libre face à sa pauvreté, comme il était libre dans le manger et le boire, au point de passer, sans trop s'en irriter, pour un ivrogne et un glouton. En matière d'ascèse, le Précurseur était beaucoup plus austère

que lui. Jésus n'est pas tombé dans le piège où sont tombés, après lui, quelques-uns de ses imitateurs, de faire de la pauvreté matérielle un absolu, en faisant d'elle un idéal de perfection, et en finissant ainsi par devenir riches de la pire chose qui soit : d'eux-mêmes et de leur propre justice. Il ne peut y avoir d'absolu dans les choses matérielles, un point au-delà duquel on ne puisse aller. Pour autant que l'on veuille être pauvre, on découvrira toujours quelqu'un de plus pauvre que soi. La pauvreté matérielle n'a pas de fond.

Tournons plutôt notre attention vers les raisons de la pauvreté du Christ, vers le « pourquoi » il s'est fait pauvre. Le sens de ce choix nous est révélé par ce que l'Apôtre dit au commencement de la première lettre aux Corinthiens : *« Puisqu'en effet le monde, par le moyen de la sagesse, n'a pas reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, c'est par la folie du message qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants »* (1 Co 1, 21). C'est-à-dire : puisque le monde n'a pas reconnu et honoré Dieu quand il s'est révélé dans la splendeur, la puissance, la sagesse et la richesse à travers le créé, voici qu'à présent il a décidé de sauver l'humanité déchue par un moyen opposé, par la pauvreté, la faiblesse, l'humilité et la folie. Il a décidé de se révéler « sous son contraire », pour contester l'orgueil et la sagesse humaine.

Ce qui, de cette manière, est nié n'est pas la bonté de la création ni de tous les biens qui la composent, c'est-à-dire l'œuvre de Dieu, mais le péché que l'homme y a ajouté. Ce n'est pas, dirions-nous aujourd'hui, la structure, mais la superstructure. Dans l'Incarnation le Verbe ne se limite pas à prendre la nature humaine, pour l'élever telle qu'elle est, mais en premier lieu il conteste, il corrige, il redresse cette nature, en révélant l'intime corruption dont elle s'est surchargée. De cette manière, la renonciation aux biens, à son corps et à sa volonté, à savoir les conseils évangéliques de pauvreté, chasteté et obéissance, sont situés sur un plan tout à fait nouveau,

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

car il aide à garder le choix du cœur. Ainsi au moins devrait-il l'être et l'est-il encore pour beaucoup.

Voici pourquoi je ne m'étends pas beaucoup, au terme de cette méditation, à descendre à la pratique et à suggérer des voies et des manières concrètes d'exercer la pauvreté matérielle. Les voies concrètes sont en effet infinies, diverses selon l'état et la profession de chacun et il serait même dangereux de tracer un ensemble de règles valables pour tous. Les règles et les indications pratiques existent déjà, comme je le disais : ce sont celles que chacun de nous a prises avec sa profession. Chacun, dans la prière et le discernement de son père spirituel, ou des supérieurs, peut découvrir facilement ce que l'Esprit lui demande dans le concret.

À l'un, par exemple, je sais que de cette manière, le Seigneur demandé de se dépouiller, de temps à autre, de la chose non strictement nécessaire, à laquelle il voit son cœur un peu attaché ; ceci comme moyen de garder vivante sa décision et son cœur libre. À d'autres, face à toute décision d'une certaine importance matérielle (un achat, un voyage, le choix d'une marque d'auto, de vêtements, de mobilier à son usage), il inspire le besoin de demander non seulement la permission du supérieur, s'il vit dans une communauté, mais aussi, dans la prière, celle de Jésus. Celui-ci peut parfois exiger ce qu'un supérieur humain n'oserait peut-être pas demander. Nous ne devrions pas être du nombre de ces pauvres dont saint Bernard disait qu'ils veulent être pauvres, à condition qu'il ne leur manque rien.

Dans un contexte social dominé par la consommation une parole de l'Écriture s'impose aujourd'hui spontanément, lorsqu'on parle de pauvreté : *sobriété*. C'est un de ces mots, associé d'habitude à *vigilance*, qui revient le plus souvent dans le Nouveau Testament. Il indique la capacité de se modérer, d'user sagement des biens, de s'en servir sans être asservi.

C'est une valeur biblique qui peut avoir une application combien pratique de nos jours.

Pour nous religieux il importe en particulier de nous rendre compte du danger que constitue pour notre pauvreté le fait de ne pas avoir d'enfants. Les enfants sont pour les parents un motif constant de privation, de renoncement, d'épargne ; en un certain sens, de pauvreté. À combien de choses ne renoncent pas un papa et une maman, sans même y penser, pour leurs enfants, afin de leur donner la possibilité d'un lendemain meilleur que celui qu'ils ont eu eux-mêmes ! Avant de faire une dépense qui n'est pas strictement nécessaire pour eux-mêmes, ils y regardent à plusieurs fois. N'ayant pas ce puissant aiguillon « naturel » et ne devant même pas nous préoccuper de notre vieillesse, ayant derrière nous une communauté, nous sommes exposés à nous accorder beaucoup de choses dont la plus grande partie des personnes se privent. Les pauvres, les nécessiteux, les missions devraient être pour nous ce que sont les enfants pour les parents : la raison proche de notre renoncement, un rappel constant des exigences de notre pauvreté.

Je disais plus haut que, de l'Esprit de Jésus vivant dans l'Église, partent les étincelles qui périodiquement rallument l'idéal de la pauvreté dans l'Église. Aujourd'hui aussi nous assistons à cet allumage, ici et là à travers l'Église, de quelques nouveaux foyers de pauvreté. Ce sont parfois des communautés religieuses de fondations récentes ou renouvelées, où l'amour pour la pauvreté et l'amour pour les pauvres vont de pair, s'alimentant l'un de l'autre. Ce sont, parfois, des communautés de type nouveau, où consacrés et gens mariés vivent au coude à coude un choix de pauvreté joyeuse et fraternelle, tout orientée vers l'annonce du Royaume et où toutes les ressources disponibles sont employées pour l'évangélisation et l'animation spirituelle. Me trouvant un soir à table chez l'une d'elles, en voyant la frugalité du repas et la joie des

visages, j'eus la nette perception du climat qui devait régner autour de saint François d'Assise et de ses premiers compagnons. Mais ce sont aussi de simples familles qui, ayant choisi Jésus comme Seigneur, ont décidé d'adopter un style de vie simple et pauvre, refusant de sacrifier au travail et à la carrière tout le reste. Il s'agit de petits bourgeons qui pointent sur le tronc séculaire de la pauvreté dans l'Église et qui font présager, aussi dans ce champ, un «nouveau printemps.

Je termine avec une parole de Paul VI qui fait partie de son testament spirituel : « Et à l'Église, à qui je dois tout et qui fut mienne, que dirai-je ? Que les bénédictions de Dieu soient sur toi ! Que tu aies le sens des besoins vrais et profonds de l'humanité, et que tu chemines pauvre, c'est-à-dire, forte et amoureuse vers le Christ[44] ».

3
« Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon »

La pauvreté spirituelle à combattre

Le récit de la naissance de Jésus nous fait entrevoir deux mondes en opposition criante entre eux, symbolisés l'un par une auberge, l'autre par l'étable où il naquit. Dans le premier monde, tout est lumière, facilité, animation : on mange, on boit et on est joyeux. Les riches y entrent et en sortent en somptueux vêtements et avec de pesantes bourses remplies d'argent à leur ceinture, accompagnés de leur monture. Dans le second, au contraire, tout est pauvreté, obscurité, froid et

44. Paul VI, *Pensée à la mort*, Libreria Editrice Vaticana, 1979.

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

Et tout ceci dans quel but ? Saint François d'Assise décrit, avec une sévérité insolite sous sa plume, la fin d'une personne n'ayant vécu que pour augmenter son « capital ». La mort approche ; on fait venir le prêtre. Celui-ci demande au moribond : « Veux-tu recevoir le pardon de tous tes péchés ? », et lui répond : « oui ». Et le prêtre : « Es-tu prêt à réparer les torts commis, en restituant ce dont tu as frustré les autres ? » Et lui : « Je ne peux pas. » « Pourquoi ne peux-tu pas ? » « Parce que j'ai déjà tout remis entre les mains de mes parents et amis. » Et ainsi il meurt impénitent et, à peine mort, ses parents et amis disent entre eux : « Maudite son âme ! Il pouvait gagner davantage et nous le laisser, et il ne l'a pas fait ![56] »

L'avare est l'homme le plus malheureux. Soupçonneux de tous, il s'isole. Il n'a pas d'affection, pas même parmi ceux de son sang qu'il regarde toujours comme des exploiteurs et qui ne nourrissent à son égard qu'un seul vrai désir : qu'il meure vite pour hériter de ses richesses. Tendu dans ce désir fou d'épargner, il se refuse tout dans la vie et ne jouit ainsi ni de ce monde ni de Dieu, ses renoncements n'étant certainement pas faits pour Dieu. Au lieu d'obtenir sécurité et tranquillité, il est un éternel otage de son argent. Au terme, l'avarice est une vraie maladie, une manie, mais d'habitude on ne naît pas avec : on y tombe peu à peu par ses propres actes et ses choix. Il est bien vrai qu'elle est parfois la réaction instinctive à une enfance pénible et marquée par la privation de biens, mais il est facile, dans ce cas, de le reconnaître et d'être plus indulgent dans le jugement.

Si nous considérons l'Église à la lumière de ce qui arrive dans le monde, nous remarquons combien de maux aussi y a provoqués, au cours des siècles, l'attachement à l'argent. Qu'y a-t-il derrière les luttes séculaires, exténuantes entre l'É-

---

56. St. François, d'Assise, *Lettre à tous les fidèles* (II), IV (documents, pp. 116 s.).

glise et l'empire durant tout le Moyen Âge ? Et derrière la décadence, à certaines périodes, de diocèses, abbayes et monastères ? Où que soit le cadavre, là se rassembleront les vautours, avait dit Jésus (cf. Mt 24, 28). Où se concentre la richesse, là se donnent rendez-vous les cupidités des rois et des seigneurs du monde. Le système des bénéfices et des prébendes faisait que les charges n'étaient pas assignées à partir de la sainteté et du mérite des personnes, mais à partir de droits et d'habitudes tout à fait étrangers à la vie et aux intérêts de l'Église. Les offices ecclésiastiques étaient réduits à des bénéfices ecclésiastiques, occupés par des personnes qui souvent ne mettaient jamais les pieds dans le diocèse ou l'abbaye dont ils étaient titulaires, n'envoyant que leurs intendants pour toucher, en temps voulu, leurs rentes. Dante Alighieri représenta cette plaie dans la louve famélique, la plus irréductible des bêtes féroces qui barrent l'accès au salut, la bête « sans paix », qui « après le repas a plus faim qu'avant[57] ».

Le pape Grégoire VII avait soutenu une lutte épique avec l'empereur pour soustraire les charges ecclésiastiques au pouvoir séculier, la lutte pour les investitures. Mais l'abus réapparut vite sous une autre forme, au sein des réalités nationales qui se formaient en Europe. On sait que la réforme protestante elle-même prit cette tournure que nous connaissons, aussi à cause des questions financières, parce que beaucoup d'évêques étaient conditionnés par leurs riches possessions et devaient obéir à d'autres lois que celles du Christ.

Je ne désire rien en dehors de Toi sur la terre

Mais venons-en à la partie la plus importante de cette méditation. Quelle utilisation faire de nos jours de toute cette

57. Dante Alighieri, *Enfers*, I, 49 s.

partie de l'Évangile qui dénonce le pouvoir aliénant et destructif de Mammon ?

La première chose à faire est de la vivre, de nous laisser interpeller et juger par elle. Nous libérer de Mammon, pour aider les autres à se libérer de Mammon ! Il nous faut remercier Dieu pour l'état actuel de l'Église et du clergé sur ce point. Nous nous lamentons souvent des temps mauvais où nous vivons, de la baisse de la foi. C'est vrai. Cependant nous idéalisons facilement le passé. Nous ne pensons pas à ce qu'a été la vie de l'Église durant plusieurs siècles, lorsque l'Église possédait aussi un « état », « l'état de l'Église », et que les évêques étaient aussi des «princes». Les offices de l'Église sont, depuis longtemps, revenus à ce qu'ils doivent être : des ministères, des services et non des charges ambitionnées pour les bénéfices terrestres qu'elles comportent.

Mais il est clair que nous n'avons pas encore atteint la perfection évangélique, et que nous ne la rejoindrons jamais. Peut-être faudrait-il faire ressortir la nécessité d'éviter des demandes répétées d'argent de la part du clergé, que ce soit au niveau paroissial, local ou national, car elles provoquent souvent l'effet inverse, donnant une image fausse de l'Église et lui enlevant beaucoup de sympathies. L'expérience prouve que lorsque le rapport entre le peuple et son pasteur est bon, lorsque le prêtre donne vraiment sa vie pour le troupeau, celui-ci non seulement ne le fait pas manquer du nécessaire, mais même il prévient ses besoins et y pourvoit au-delà de ce qui lui manque, et ce, avec joie. Il est si triste d'apprendre que, dans certains pays, les gens quittent l'Église par centaines de milliers chaque année, pour ne pas payer le denier du culte, même si je me rends compte que le phénomène est complexe et ne peut être imputé qu'à une seule cause.

Saint Pierre rappelle que *« ce n'est par rien de corruptible, argent ou or que nous avons été rachetés »* (cf. 1 P 1, 18). Ces choses-là devraient donc d'autant moins tenir les hommes à

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

peut-être mise en relation avec une réalité spirituelle comme le Royaume. Que la pauvreté réelle soit un chemin privilégié vers la pauvreté en esprit est très vrai et Jésus le répète de mille manières. Toutefois il ne faut pas penser que soient en jeu, dans la béatitude, les prolétaires ou les dits « hommes de la terre » du judaïsme du temps. Le vrai pauvre évangélique a tout parié sur Dieu, dans la foi. Dans le judaïsme de l'époque, le terme « pauvre » était pratiquement synonyme de « saint » (*hasid*) et de « pieux »[63].

D'autres ont réagi face à cette interprétation qui mettrait trop l'accent sur les dispositions intérieures du pauvre et trop peu sur la nature du Royaume à venir. Les béatitudes, disent-ils, sont d'abord une révélation sur la miséricorde et sur la justice qui doivent caractériser le royaume de Dieu. Elles contiennent davantage une révélation sur Dieu que sur l'homme ou sur le pauvre. Le terme pauvre utilisé dans l'Évangile (*ptochos*) indique les indigents, les malheureux, les affamés, qui ont besoin de l'aumône pour vivre. Le terme hébraïque correspondant, *anawîm*, indique à l'origine, les personnes « courbées », c'est-à-dire abaissées, humiliées, opprimées. Elles sont obligées de se courber devant les plus forts et les plus riches.

Pour quelle raison, se demande-t-on, est-ce que ceux-ci devraient être les favoris de Dieu ? Ce n'est pas pour leurs « mérites » religieux particuliers, ni pour leur bonne disposition, mais parce que Dieu se doit à lui-même, en tant que roi juste, de prendre la défense de celui qui n'a pas de défense. Les pauvres, selon la mentalité de l'Ancien Testament sont les « protégés du roi ». Il ne s'agit pas d'une justice rétributive qui devrait récompenser les mérites que les malheureux auraient acquis, mais d'une justice de type royal. Dieu est

63. Cf. A. Gelin, *Les pauvres de Jahvè*, 1953; cf. aussi du même auteur, Les pauvres que Dieu aime, 1968.

obligé, face à lui-même, de garantir le bon droit des hommes qui ne sont pas en mesure de le faire triompher par leurs propres moyens.

Et comment s'explique-t-on, dans ce cas, la persistance de l'état de pauvreté et d'oppression des pauvres même en Israël ? Le démenti des faits ne conduit pas à abandonner la conviction de la justice royale de Dieu, mais à la projeter dans le futur, dans le Royaume des derniers temps. Alors les pauvres seront vengés de tous ceux qui les opprimaient, alors ils jouiront vraiment des bienfaits de la sollicitude de Dieu. Le Dieu qui « renverse les puissants de leurs trônes et élève les gens qui ne comptent pas », qui « comble de biens les affamés et renvoie les riches les mains vides » apparaîtra comme la réalisation parfaite du roi idéal.

La signification religieuse des béatitudes demeure, mais il s'agit d'une signification théologique et non anthropologique, elle se fonde sur Dieu et non sur l'homme[64].

Le cardinal Lercaro, qui eut un rôle déterminant dans l'introduction du thème de la pauvreté dans les discussions conciliaires, disait précisément à cette occasion, qu'il fallait entendre pauvres « au sens commun du terme » ; que Jésus n'entendait pas « reconnaître les mérites de quelques-uns de ses auditeurs et leur promettre une récompense », mais qu'il s'agit d'un « enseignement sur la miséricorde totalement gratuite de Dieu », où « les dispositions morales » n'ont aucune importance, mais seulement le fait que le Christ a été envoyé pour les consoler[65].

Voici donc les deux interprétations principales de la béatitude des pauvres. L'une, comme on le voit, prend appui sur la pauvreté comme « état d'âme », l'autre davantage sur la pau-

---

64. Cf. J. Dupont, *Les Béatitudes*, 2 vol., 1969.

65. Cité par J. Dupont, I, dans *La Chiesa del Vaticano II*, 1965, p.410, n°76.

vreté comme « état social ». Dans les deux cas, la libération de la pauvreté vient par le Royaume de Dieu, mais dans le premier cas, elle suppose une disposition qui est dans l'homme et dans le second cas, uniquement l'exigence de Dieu envers lui-même. Prise isolément, chacune de ces interprétations ne satisfait pas pleinement. La première parce qu'elle tend à trop exclure la référence au social, à la réalité de la pauvreté ; la seconde parce qu'elle exclut de manière trop draconienne les dispositions intérieures du pauvre.

Je voudrais souligner, en particulier, les inconvénients de la seconde interprétation qui me paraissent les plus graves. Elle n'explique pas la parenté étroite qui existe dans l'Évangile entre le concept de pauvreté et celui d'humilité, entre le privilège des pauvres et celui des enfants. D'ailleurs, c'est une explication qui en fait ne débouche sur rien. La grande libération des pauvres, sociologiquement tels, devrait être constituée par le Royaume de Dieu, mais ensuite, en analysant la nature de ce Royaume, on voit qu'il n'apporte rien de nouveau pour leur situation réelle, car il ne les fait ni plus riches, ni plus rassasiés sur le plan matériel. Ce n'est donc qu'en apparence que cette interprétation moderne est plus attentive au social. Il y a même le risque d'instrumentaliser la pauvreté, n'en faisant qu'une occasion qui permette à Dieu de démontrer sa souveraine justice. Sans compter que, même dans ce cas, la réalisation se situerait sur un plan tout à fait différent de celui de la promesse et de l'attente : on promet au pauvre une libération de sa pauvreté matérielle, mais une libération qui se révèle, finalement, n'être que de nature spirituelle.

Jésus se préoccupe certainement des pauvres réels, mais ne le fait pas tant lorsqu'il proclame les pauvres « heureux », que lorsqu'il considère fait à lui-même ce qui leur est fait ou non, et quand il menace de l'enfer, comme dans la parabole du mauvais riche, ceux qui ne se soucient pas du pauvre.

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

silence, dans la quiétude et la paix la plus profonde, alors pour la première fois la Parole toute-puissante descendit de son trône royal, la lumière brilla dans les ténèbres. Ceci nous rappelle quelles sont les conditions pour que le Noël se répète dans notre âme.

« Marie, dit un texte de Vatican II, est au premier rang des humbles et des pauvres du Seigneur, qui avec confiance attendent et reçoivent de lui le salut[89]. » En d'autres termes, elle est la réalisation parfaite de cet idéal de la pauvreté en esprit que nous avons essayé de reconstruire. Elle marche en tête de ce reste d'« humbles et pauvres qui mettent leur confiance dans le Seigneur ». Elle n'avait pas besoin de « revenir à son cœur », parce qu'elle n'en sortait jamais. Son regard et toutes ses pensées, surtout lorsqu'elle portait Jésus dans son sein, étaient tout tournés vers l'intérieur, car en son intérieur habitait vraiment, et pas seulement spirituellement, « la Vérité ».

Durant tout le temps où je préparais ces réflexions, j'ai gardé devant mes yeux une icône de la Vierge Marie avec l'Enfant Jésus sur son bras en habit royal. Son visage incliné vers son Fils dans une attitude d'humilité et d'adoration infinies exprimait la quintessence même de la pauvreté évangélique. S'il y a eu, ne serait-ce qu'une seule pensée valide dans les réflexions que j'ai proposées sur la pauvreté, elle est, j'en suis convaincu, venue d'elle. Cette icône a été mon « livre d'école » sur la pauvreté.

Qu'elle nous obtienne la grâce d'aimer la pauvreté et d'être, à sa suite, du nombre de ces « pauvres et humbles qui ne se confient que dans le Seigneur ».

---

89. *Lumen gentium*, 35.

Table des matières

Avant-propos de l'éditeur.....5

- I -
La Virginité

1. Introduction..... 9

2. Les motivations bibliques de la virginité.....13
   Il y en a qui ne se marient pas à cause
   du Royaume des Cieux..... 13
   Celui qui n'est pas marié a souci des affaires
   duSeigneur.....25
   Virginité et Mystère pascal..... 39

3. Comment vivre la virginité..... 49
   Mariage et virginié : deux charismes.....49

Les moyens pour entretenir le charisme du célibat..... 61
La Vierge Marie..... 75

4. Conclusion..... 79

- II -
L'Obéissance

1. Renouvellement de l'obéissance dans l'Esprit..... 85

2. L'obéissance du Christ..... 90

3. L'obéissance comme grâce : le baptême..... 98

4. L'obéissance à Dieu comme un devoir.....103

5. L'obéissance à Dieu dans la vie chrétienne.....112

6. Obéissance et autorité.....126

7. Marie l'obéissante.....130

8. « Voici, je viens ô Dieu...».....134

- III -
La pauvreté

1. Heureux qui pense au pauvre.....146
Les pauvres, ils existent !.....146
« C'est à moi que vous l'avez fait »..... 150
Aimer, secourir, évangéliser les pauvres.....
156

2. Pour vous Il s'est fait pauvre.....163
Être « pour les pauvres » et « être pauvre »..... 163
Un renouvellement de la pauvreté « dans l'Esprit »...168
La pauvreté dans la vie du Christ..... 174
« Heureux vous les pauvres »..... 179

Nous avons trouvé le vrai pauvre..... 184
Voici, que nous, nous avons tout laissé
et nous t'avons suivi..... 187

3. Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon.....192
La pauvreté spirituelle à combattre..... 192
Tu es pauvres..... 194
L'idolâtrie de l'argent, racine de tous les maux..... 199
Je ne désire rien en dehors de Toi sur la terre..... 206
Pleurez, vous les riches..... 210

4. « Heureux les pauvres… » 216
« Pauvres » et « pauvres en esprit »..... 218
L'idéal biblique de la pauvreté d'esprit..... 225
Comment vivre la béatitude des pauvres..... 228
Pauvreté et retour à l'unité..... 233
« Rentre en toi-même »..... 240